

« Pourquoi j'écris en français »

Le Point - Publié le 10/01/2003 à 12:52 - Modifié le 19/01/2007 à 12:52

ION MIHAILEANU : *Que représente votre roman « Le temps des déracinés » dans l'ensemble de votre œuvre ?*

ELIE WIESEL : *Depuis longtemps, j'avais envie d'écrire un roman d'amours, au pluriel. Amour heureux et malheureux, amour innocent et coupable, drôle et grave, remplissant une vie pour l'enrichir ou pour l'accabler dans le feu du désir comme dans le puits de la mémoire. A la fin, je me suis rendu compte que j'ai écrit un roman d'amour mais au singulier - et lui aussi, comme tout le reste, déraciné.*

I. MIHAILEANU : *Vous êtes né dans une ville de Roumanie, Sighet. Vous êtes passé par l'enfer. Adolescent, vous arrivez par hasard en France, où vous avez vécu quelques années. Vous allez en Israël, puis vous vous installez aux Etats-Unis. Vous parlez le français, le yiddish, l'hébreu, l'anglais, le hongrois. Vous auriez pu écrire en hébreu ou en anglais. Pourquoi en français ? Pourquoi êtes-vous devenu un écrivain de langue française ?*

E. WIESEL : *J'avais un ami qui s'appelait Meir Weisgal. Il avait créé un prix de littérature yiddish en Israël. Il est allé voir Agnon, le grand écrivain, prix Nobel 1966 de littérature, pour tenter de le convaincre de donner son appui à ce prix. Mais Agnon a refusé. Alors Weisgal lui a dit : « Agnon, écoute-moi, tout le monde croit que tu écris en hébreu mais moi je sais que ce qui sort en hébreu, tu l'as écrit en yiddish. » Chez moi, c'est pareil, j'écris en yiddish et ça sort en français.*

I. MIHAILEANU : *C'est une jolie boutade, mais le mystère persiste.*

E. WIESEL : *L'explication est d'abord d'ordre psychologique. Avant, je connaissais l'hébreu, le yiddish, bien sûr, et le hongrois. Le roumain, je l'ai presque oublié. Pour exprimer ce qui était au plus profond de moi, il me fallait une autre langue, une autre approche, un autre style, un autre univers.*

I. MIHAILEANU : *La langue française permettait une sorte de distance avec ce que vous avez vécu ?*

E. WIESEL : *Je cherchais une langue. Cette langue me cherchait aussi. Il y a eu une sorte de fusion, de mariage entre cette langue et moi.*

I. MIHAILEANU : *Je suppose que l'apprentissage n'a pas été facile...*

E. W. : *En arrivant en France, les seuls mots de français que je connaissais étaient ceux que j'avais puisés dans Rachi.*

I. MIHAILEANU : *Le grand commentateur du Talmud...*

E. WIESEL : *... qui a vécu à Troyes au XI^e siècle. On trouve dans son oeuvre des mots oubliés, égarés, une aubaine pour les chercheurs. Mais mon premier professeur de français était un « hazan », un chantre. C'est lui qui m'a appris la grammaire. Puis il y a eu François Wahl... Le fait que j'aie l'oreille musicale m'a aidé.*

I. MIHAILEANU : *Après avoir appris le français, quelle a été votre première impression ?*

E. WIESEL : *Le français est une langue cartésienne, logique. Or ce que j'ai vécu dans mon enfance, mon adolescence, toutes mes aventures intérieures, c'était juste le contraire : je baignais dans le mysticisme. S'il y a une langue qui rejette le mysticisme, qui s'y oppose, c'est le français. Transformer, retraduire en français les notions, les concepts, les découvertes, les secrets du monde mystique, c'était une gageure, un pari, donc ça m'a tenté. Je peux écrire un article en hébreu, pas un livre. Je peux écrire un article en anglais, pas un livre. Le livre vient d'une zone à part. Vous qui écrivez, vous savez très bien que l'écriture puise ses racines dans la source la plus mystérieuse de l'être.*

I. MIHAILEANU : *Cioran, lorsqu'il est arrivé de Roumanie, connaissait surtout l'allemand. Il a appris le français avec un dictionnaire. Et il disait que cette langue était pour lui une sorte de « camisole de force ».*

E. WIESEL : *Pas pour moi. Au contraire, c'est une libération. J'ai compris, en français en tout cas, qu'il faut d'abord libérer le langage, libérer le mot, le verbe, et ensuite le discipliner. Chaque mot a son histoire, son passé, son destin. Il y a des mots qui vieillissent, il y a des mots qui sont malades. Il y a des mots qui nous emmènent, il y a des mots qui nous ramènent, il y a des mots qui nous font tomber.*

I. MIHAILEANU : *Vous qui aimez tellement la musique, que diriez-vous de la sonorité de la langue française ?*

E. WIESEL : *La musique ? Eh oui, dans ma jeunesse, en France, j'oscillais entre le Conservatoire et la Sorbonne. Comme je dirigeais une chorale (et que je tombais amoureux de mes choristes), je me voyais, parfois, chef d'orchestre. Et maintenant, c'est en français que je dirige l'orchestre, sauf que les violonistes ou les violoncellistes, ce sont des mots, des mots qui dansent, qui bougent ou qui se taisent, angoissés.*

I. MIHAILEANU : *Quelles ont été vos premières découvertes en littérature ou en philosophie françaises ?*

E. WIESEL : *Mon amour de la littérature française, c'est à François Wahl que je le dois. Corneille, Racine, Molière, c'est lui qui me les faisait savourer. Au début, je préférais Corneille. J'étais très jeune, trop jeune, j'avais alors 16, 17 ans. Ensuite, on se rend compte que la vie, c'est autre chose et on va vers Racine. Plus tard encore, on se rend compte que la vie, c'est encore autre chose et on va vers Molière.*

I. MIHAILEANU : *Il me semble que deux écrivains vous ont marqué, Mauriac et Camus.*

E. WIESEL : *François Mauriac était mon protecteur, mon guide, mon ami. Je lui dois beaucoup. Sans lui, je serais peut-être devenu un écrivain, mais pas un écrivain français. C'est lui qui m'a aidé à faire éditer « La nuit » en France. Il est allé aux Editions de Minuit pour remettre en mains propres le manuscrit à Jérôme Lindon, qui l'a un peu remanié. Sa préface, publiée dans Le Figaro littéraire, a lancé l'ouvrage, encourageant les critiques à en parler. Jusqu'à sa mort, il a veillé sur ma « carrière » littéraire. J'ai pensé à lui, à ma dette envers lui, le jour où l'on m'a attribué le prix Nobel. Son fils Jean est devenu un ami proche.*

I. MIHAILEANU : *Pourquoi aimez-vous Camus ?*

E. WIESEL : J'adore Camus que je n'ai jamais rencontré, sauf dans ses livres. C'est François Wahl, toujours lui, qui m'a fait découvrir « Le mythe de Sisyphe » et « La peste ». « L'étranger » est un livre qui marque un tournant dans la littérature du XXe siècle. L'humanisme de Camus, lié à son intégrité intellectuelle, m'a attiré. Son oeuvre irradie une éthique de la responsabilité à laquelle l'écrivain ne peut rester indifférent. Il était incapable de dire des choses offensantes sur quelqu'un.

I. MIHAILEANU : Vous faites allusion à la polémique avec Sartre ?

E. WIESEL : Sartre était puissant. Et dangereux. Etre détesté par Sartre, c'était la mort. Malheureusement, dans la polémique avec Camus, c'est Sartre qui a gagné, parce qu'il était le plus méchant.

I. MIHAILEANU : Vous vous retrouvez peut-être un peu en Camus ?

E. WIESEL : Il fait partie de ceux qui m'ont influencé. Mais je me retrouve plutôt dans les personnages talmudiques et hassidiques. Et puis Camus s'est battu pour les autres. Je pense que la dernière lettre qu'il a écrite, la toute dernière, c'était pour secourir les juifs russes. Sartre avait refusé. Le problème de Camus, c'était l'Algérie et les sartriens le lui ont fait sentir.

I. MIHAILEANU : Vous comprenez son attitude pendant la guerre d'Algérie, quand il a été attaqué par la gauche ?

E. WIESEL : Je comprends d'autant mieux que la gauche m'en veut beaucoup de ne pas me prononcer avec plus de force sur les Palestiniens.

I. MIHAILEANU : Quels sont les autres écrivains français que vous aimez ?

E. WIESEL : Malraux, Char, Becket, Ionesco, Druon, Sperber, Saint-John Perse, Saint-Exupéry... La liste n'est pas exhaustive...

I. MIHAILEANU : Et ceux que vous n'aimez pas ?

E. WIESEL : Ceux qui acceptent tout. Ceux qui pensent que l'on peut tout tenter, tout essayer, quitte ensuite à tout rejeter. Toucher le feu, entrer dans la boue : pourquoi pas ? Ensuite, on verra. « Voyage au bout de la nuit » de Céline est un grand livre, mais il a pu écrire aussi « L'école des cadavres ». Et Jacques Chardonne, même Henri de Montherlant, et tous ceux qui ont fait le voyage à Weimar. C'était un temps où l'antisémitisme était presque de rigueur dans un certain milieu littéraire.

I. MIHAILEANU : Je crois que vous avez rencontré Ionesco...

E. WIESEL : En effet, c'était chez Manès Sperber, qui était pour moi une sorte de frère, de frère aîné. Savez-vous que son dernier projet était d'écrire un grand livre sur l'humour juif ? Malheureusement, il n'en a pas eu le temps. Ionesco m'a donné l'impression d'être un homme fermé, très fermé. Il y avait en lui un tel scepticisme - l'essentiel avec l'humour - qu'il était sceptique devant son propre scepticisme. Il remettait en question sa propre question. Et Cioran était là aussi. Chez lui, c'était le désespoir que l'on voyait sur son visage, dans sa manière de se taire. Le désespoir du langage. Un désespoir total.

I. MIHAILEANU : C'est surprenant, cette rencontre entre Cioran et Sperber. Ils sont devenus amis, je le sais.

E. WIESEL : On ne pouvait pas ne pas être ami avec Manès. Avec Cioran, il désespérait du monde. Avec Ionesco, il désespérait de la pensée et du rire. Et moi, qui étais timide, je n'ouvrais jamais la bouche. Et puis j'aime écouter, donc j'écoutais.

I. MIHAILEANU : Vous êtes professeur à Boston. Qu'enseignez-vous ?

E. WIESEL : J'enseigne la philosophie et les humanités. Dès le début, je m'étais fixé comme principe de ne jamais répéter un cours. Cela me permet d'élargir mon champ d'intérêt.

I. MIHAILEANU : Je ne serais pas surpris que vous accordiez une grande place à la culture française.

E. WIESEL : Naturellement, la littérature française est présente. Malraux, Stendhal, Camus... Et, parmi les philosophes, Bergson, que j'aime beaucoup. Récemment, nous avons étudié « Le dernier des justes », d'André Schwarz-Bart. Un livre majeur. Il a réussi, dans un seul roman, à faire un raccourci historique depuis le XIII^e siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Quel lyrisme ! Quelle beauté ! Quelle chaleur humaine ! Je voulais que mes élèves savourent la grandeur de ce livre.

I. MIHAILEANU : Dans votre œuvre de romancier, d'essayiste, de dramaturge, de conteur, quel est le livre le plus proche de votre âme ?

E. WIESEL : Dans chaque livre, il y a quelques pages qui me sont très proches. Si vous voulez, dans « La ville de la chance », il y a un thème qui m'est particulièrement proche, celui du retour. Le retour aux sources, le retour au passé, le retour aux parents, à ce qui a été et qui ne sera plus. Et aussi l'amitié qui joue un rôle prépondérant dans chaque roman.

I. MIHAILEANU : Un des thèmes principaux...

E. WIESEL : Il y en a plusieurs : Dieu est aussi un thème principal.

I. MIHAILEANU : Allez-vous continuer vos « Célébrations » ?

E. WIESEL : Oui, je prépare trois nouvelles « Célébrations », mystiques, philosophiques, poétiques, pour terminer la série.

I. MIHAILEANU : Si vous deviez comparer la littérature actuelle à celle d'entre les deux guerres, par exemple...

E. WIESEL : Il y a de très grands livres çà et là : « Cent ans de solitude », de Gabriel Garcia Marquez, « Le tambour », de Günter Grass, « Le nom de la rose », d'Umberto Eco, « Je vivrai l'amour des autres », de Jean Cayrol, « Le roi des Aulnes », de Michel Tournier... Pour moi, le chef-d'oeuvre du XX^e siècle est « Vie et destin », de Vassili Grossman. Quel roman ! Mais on ne peut pas dire que la littérature actuelle connaît son heure de gloire. Pourtant, quelque part, dans un grenier ou dans une cave, il y a quelqu'un qui écrit un roman. Dans quelle langue ? Et ce quelqu'un, j'en suis sûr, est une victime qui écrit ce qui sera le plus grand roman de notre époque. Quelqu'un est toujours là pour écrire.

I. MIHAILEANU : Jeanne d'Arc, Louis XIV, Danton, Napoléon, Clemenceau, Jaurès, de Gaulle, qu'évoquent-ils pour vous ?

E. WIESEL : De Gaulle est lié à mon destin, c'est lui qui m'a fait venir en France. Je lis Jaurès : un courage intellectuel extraordinaire. Clemenceau mérite l'admiration parce qu'il a dû surmonter toutes les haines dirigées contre lui. J'aime les discours de Danton.

I. MIHAILEANU : Et Napoléon ?

E. WIESEL : Tout petit et tellement grand. Mais qu'est-ce qu'il est allé faire en Russie ? Sauf apporter la civilisation française, l'émancipation. Mais l'émancipation est devenue une boucherie. En même temps, songer à la Comédie-Française aux portes de Moscou qui brûle... Un personnage complexe.

I. MIHAILEANU : Vous étiez proche de François Mitterrand. De quoi discutiez-vous avec lui ?

E. WIESEL : On parlait de littérature, jamais de politique. Vous savez ce qui m'a séparé de lui à la fin, mais c'était un grand intellectuel. C'est une caractéristique française. Les dirigeants politiques sont des intellectuels. Pas tous...

I. MIHAILEANU : Je suppose que vous ne détestez pas Paris ?

E. WIESEL : J'adore Paris et j'adore aussi les petits villages de la Côte d'Azur. Mon rêve, c'est de m'établir là-bas pour travailler, pour écrire, dans la solitude. Et puis, quand j'arrive en France, je sens, j'entends mes livres. A New York, j'écris en français mais dehors on me parle en anglais.

I. MIHAILEANU : Les Français, qui ne sont pas toujours chauvins, disent que c'est la plus belle ville du monde. Alors ?

E. WIESEL : La première ville, pour moi, c'est Jérusalem, plus spirituelle, d'une beauté grave. Paris a une beauté différente, vivante, joyeuse. A Paris, vous riez si vous avez envie de rire. A Paris, vous dansez dans la rue si vous avez envie de danser. C'est une ville qui vous libère. Pourtant, quand je vivais à Paris, il y avait des jours où je n'avais même pas de quoi manger. J'avais faim, mais j'avais l'habitude d'avoir faim. Quand je n'avais pas assez d'argent pour payer ma petite chambre, comme je craignais ma propriétaire, je dormais avec les clochards sur les quais de la Seine. Et je pense à tout cela avec beaucoup de nostalgie. Je sais que, si je n'avais pas vécu en France, je n'aurais pas été ce que je suis. Je le sais, je le sens. Je dois beaucoup à la France.

I. MIHAILEANU : Si vous deviez définir l'esprit français, que diriez-vous ?

E. WIESEL : L'esprit d'un peuple, peut-on le définir ? Ce serait le cerner, donc l'enfermer. Or l'esprit est par définition libre. « Caractériser » est un mot qui conviendrait peut-être mieux. Eh bien, l'esprit français cherche et se recherche dans une quête permanente de clarté : il ne permet pas de tricher. Il déchire le masque dont l'ignorance essaie de se vêtir, et arrache celui qui cache le superficiel

ION MIHAILEANU, CRITIQUE LITTÉRAIRE ET TRADUCTEUR

<http://iefr.univ-artois.fr/spip.php?article46#nb12>